

SIXIÈME CHAPITRE

Le livre du Fou

31

En début d'après-midi, Sylvain Deray, répondant à la convocation, se présenta au commissariat. Un agent l'emmena aussitôt en salle d'interrogatoire et l'informa que le lieutenant Landy ayant dû s'absenter pour une urgence, il allait devoir patienter jusqu'à son retour.

– Je peux revenir un autre jour, proposa Deray.

– Hors de question, répondit l'agent d'une voix ferme. L'emploi du temps du lieutenant Landy est chargé pour tout le reste de la semaine et le début de la semaine prochaine. De plus, il tient absolument à vous entendre aujourd'hui. Je vais le faire prévenir par téléphone que vous êtes arrivé dans nos locaux.

L'agent quitta la pièce et se rendit au bureau de Landy pour l'informer.

– J'ai fait comme vous me l'aviez dit, lieutenant, il vous attend dans la salle d'interrogatoire. Je lui propose un café, un verre d'eau ?

– Rien du tout. Jack, Ben, Kamel et Elsa sont prêts à partir ?

– Je vais les avertir que la voie est libre. Autre chose ?

– Non. Allez-y !

L'agent sortit et Landy regarda sa montre. Bientôt l'agent informerait Deray que le lieutenant était averti de sa présence au commissariat et qu'il rentrerait sous peu. Landy voulait jouer avec sa patience, s'efforcer de lui mettre les nerfs à vif avant d'entrer en scène. Il était hors de question qu'il loupe son coup.

Enfin, il sortit de son bureau et vint observer son suspect à travers le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire. A cet instant, Deray, debout et les mains dans le dos, faisait quelques pas à l'écart de la table, sans doute pour se dégourdir les jambes ; ce qui eut pour effet d'agacer Landy. Remarquant l'un de ses lacets défait, il s'assit et le renoua. Puis posant les coudes sur la table, il parut se perdre dans ses pensées.

Il semble détendu, trop sûr de lui. Je vais devoir jouer serré pour réussir à le déstabiliser.

Comment ce type si insignifiant a-t-il pu en arriver à massacrer trois personnes ? Ça me dépasse.

Landy se remémora les visages des trois victimes et leurs corps pétrifiés par la mort. Il poussa un soupir. *Comment peut-on être flic et se poser autant de questions sur les assassins que l'on arrête ? Tu vieillis, Sylvère.*

Un coup de fil de Jack interrompit sa réflexion. A l'autre bout du fil, le jeune policier paraissait surexcité.

– Le serrurier n'a rencontré aucune difficulté pour ouvrir la porte d'entrée, chef ! Elsa et Kamel se sont occupés de l'étage pendant que Ben et moi on fouillait le rez-de-chaussée. On a effectués une perquisition du genre « réussite totale ». Deray est peut-être un petit malin mais il s'est fait battre à plate couture par Grincheux. Enfin, je veux dire l'Aide-Mémoire.

– Alors vous avez trouvé ce qu'il nous fallait ?

– On a des preuves, chef ! Vous allez pouvoir le coller au trou pour une trentaine d'années.

– Tant mieux. Dépêchez-vous de regagner le commissariat ! Deray se morfond dans la salle d'interrogatoire depuis un bon moment, je vais aller placer les premières banderilles. Quoi ?... Je disais que j'allais placer les prem... Oh et puis, ne cherchez pas à comprendre, Jack.

Landy jeta un dernier regard à Deray et entra dans la salle. Prenant place face à lui, il ouvrit un dossier sur la table.

– Je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps, monsieur Deray, mais il était nécessaire qu'on se voie le plus vite possible. C'est au sujet du cambriolage survenu chez votre père.

– Je ne comprends pas, s'étonna Sylvain Deray. Je vous ai déjà dit que j'étais absent quand ça s'est produit alors je ne vois pas en quoi je peux encore vous aider ? Je devrais être en train de travailler, lieutenant. Imaginez la tête de mes clients perdus devant leur écran bleu et moi qui ne suis pas là pour les dépanner.

Au prix d'un gros effort, Landy prit son air le plus aimable.

– Je comprends tout à fait, monsieur Deray. En fait, il s'agit de simples détails dont j'ai pris connaissance récemment. Avant-hier, je vous ai parlé de Mathias Garini, un maçon qui aurait pu effectuer des travaux chez votre père et vous m'avez affirmé ne pas le connaître. (Il plaça la photo des quatre amis sur la table.) Est-ce que la mémoire vous revient ?

Sylvain Deray se pencha et observa la photo.

– Les années ont passé, j'avais oublié. (Il eut un haussement d'épaules.) C'est une vieille photo de quelques copains de collègue, on en a tous dans nos armoires.

– La veuve de Mathias Garini parle plutôt d'un « club » de quatre amis qui se retrouvaient régulièrement. Ça aussi, vous l'aviez oublié ?

Deray eut un bref sourire.

– J'espère, lieutenant Landy, que vous ne m'avez pas convoqué pour évoquer mes vieux souvenirs. Vous risquez de beaucoup vous ennuyer, croyez-moi.

Un ennui mortel, songea Landy qui préféra ne pas dévoiler trop vite son jeu.

– Votre père s'intéressait aux livres, n'est-ce pas ? Je parle de celui qu'il avait acheté pour la particularité de son auteur, un certain John Lenny Grifall. Le livre s'appelle « L'absolu et l'éternité ». Cela vous rappelle quelque chose ou vous avez, à nouveau, un trou de mémoire ?

– Je suis désolé, lieutenant, s'excusa Deray, mais je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir ?

– A votre ami Garini, qui avait écopé de plusieurs condamnations pour divers cambriolages. Et je ne parle pas des objets de valeur qu'il avait dérobés dans un musée, dans une église et qu'il avait entreposés dans un garage.

– Je l'ignorais et cela ne me concerne en rien, répondit Deray qui tira sur les poignets de sa chemise marine pour les remettre en place. Je ne suis pas responsable de mes anciens copains d'école qui ont mal tourné. La vie n'est pas toujours facile et on peut choisir le mauvais chemin.

– Tiens, je ne vous savais pas philosophe ? Cela m'étonne de vous. Je voudrais qu'on revienne quelques mois en arrière, le jour de l'enterrement de votre mère.

– Si vous insistez ?

– Oui. En sortant du cimetière vous invitez les rares personnes présentes à venir boire un café dans la maison paternelle. Votre vieux copain Garini en fait partie, deux de vos voisins se rappellent avoir aperçu sa fourgonnette, identifiable grâce à son logo. Pendant que vous vous occupez de tout ce petit monde Garini en profite pour se déplacer dans les pièces du rez-de-chaussée où il effectue des repérages. Il aperçoit peut-être un cadre où l'on voit votre mère porter ses bijoux, et puis il y a ce livre dont votre père se montre si fier qu'il en parle à la moindre occasion. Il est vrai que peu de gens possèdent un Grifall mais la célébrité de cet auteur tient au fait qu'il a été plusieurs fois publié sans jamais avoir connu la gloire. La valeur de ses livres est donc relative mais cela Garini l'ignore.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, votre vieil ami profite de votre absence et de celle de votre père, hospitalisé, pour s'introduire dans la maison et emporter tout ce qui, pour lui, présente un intérêt certain : bijoux, argent liquide, tableau. Bien sûr, il n'oublie pas le Grifall. Puis il se rend chez un receleur qui lui rachète une partie de son butin, et c'est là que le livre va poser problème. Le receleur refuse de donner de l'argent pour un bouquin dont il ignore tout. Garini décide donc de s'en débarrasser de façon discrète et le lieu idéal s'avère être la bibliothèque municipale.

Il abandonne le livre sur le premier rayon à sa portée et c'est Hélène Joras qui met la main

sur cette petite merveille. Car contrairement à Garini et au receleur, elle connaît cet auteur et sa particularité. Elle estime qu'elle pourra tirer environ huit cent cinquante euros de ce livre ce qui représente une jolie somme pour une modeste bibliothécaire. Elle connaît plus ou moins Malvalet qui collectionne les ouvrages anciens et le contacte.

– Vous continuez à faire défiler des anonymes devant mes yeux, lieutenant Landy, s'énerma Sylvain Deray. Joras, Malvalet ? Je ne les connais pas.

– Encore un oubli, monsieur Deray ? A votre âge, cela devient inquiétant.

– Mais enfin, je vous assure que...

– Monsieur Malvalet avait eu des soucis avec son ordinateur, il s'était vu obligé de faire appel à un spécialiste. Cela vous revient en mémoire monsieur le technicien en maintenance informatique ? (Deray se raidit sur sa chaise.) Oui, on dirait ! D'après sa veuve, vous êtes intervenu par trois fois à leur domicile et vous leur avez laissé des factures qu'elle m'a remises en mains propres. Les voici avec les numéros des chèques de Malvalet pour le règlement.

Landy sortit des feuillets de son dossier et les montra à Deray qui parut chercher ses mots.

– J'effectue beaucoup d'interventions à domicile, je ne peux pas me souvenir du nom de tous mes clients.

– Bien sûr, acquiesça Landy qui se fit plus accommodant : je pense qu'une pause sera la bienvenue, monsieur Deray. Quelqu'un va vous apporter de quoi vous rafraîchir et ensuite, nous poursuivrons cette conversation.

Son dossier à la main Landy sortit, croisant Kamel qui allait proposer une boisson à Sylvain Deray, et il retrouva Jack et Ben dans la pièce attenante à la salle d'interrogatoire. Jack montra quelques signes d'irritation.

– Vous faites durer le plaisir, chef. Pourquoi ne pas l'inculper tout de suite ? Le juge vient de téléphoner et le moins qu'on puisse dire c'est qu'il s'impatiente. Il menace de vous dessaisir de l'enquête. (Jack leva un index menaçant.) Il a dit qu'il passerait demain à la première heure pour en discuter avec vous. Traduit en français courant, cela signifie que vous allez vous faire engueuler sévère dès l'aube.

Landy ne se laissa pas démonter. Il devait rester concentré pour mener à bien son interrogatoire.

– Le juge on s'en fiche, Jack, je m'en occuperai plus tard. Montrez-moi plutôt ce que vous m'avez rapporté tous les deux !

Ben avait déposé divers objets sur un petit bureau : un gros livre, un morceau de carton coloré, un coupe-papier en métal argenté. Il ouvrit le livre et le titre apparut en lettres noires sur la page de vélin blanc : L'absolu et l'éternité.

– Voilà enfin ce fichu bouquin qui a coûté la vie à trois personnes, dit Landy, dégoûté. C'est à peine croyable d'autant plus qu'il ne vaut pas grand-chose.

– En effet, lieutenant, confirma Ben. Quand on y pense ça paraît insensé.

– Mais on a preuves, chef, je vous en ai parlé au téléphone ! Jack prit le coupe-papier en main et le brandit sous les yeux de son supérieur : c'est bien celui d'Hélène Joras. Il n'y a aucun doute, il est marqué à ses initiales sauf que le tueur a effacé les traces de sang. Du moins il s'y est efforcé. Et maintenant le petit plus : le marque-page. (Jack agita un bout de carton portant le drapeau de l'île Maurice.) Il était placé entre deux pages du livre, tout simplement.

Le lieutenant acquiesça d'un signe de tête mais une question le tracassait :

– Où est-ce que vous les avez trouvés ? Deray les avait certainement bien cachés.

– Demandez à l'Aide-Mémoire ! répondit Jack en désignant Ben d'un coup de menton.

– J'ai remarqué une très légère courbe au niveau du plafond, expliqua l'archiviste, et ça m'a intrigué. En réalité Deray avait installé un faux-plafond. Avec les outils du serrurier Jack et moi on est parvenu à défaire l'une des plaques et tout nous est tombé dans les bras.

– C'est du beau boulot, je vous félicite.

Ben apprécia le compliment mais il était intrigué par le comportement de Landy, occupé à se servir un deuxième café. Il ne semblait pas pressé de retourner asticoter son client.

– Il me semble que vous avez tout ce qu'il faut pour le faire tomber. On dirait qu'il vous manque quelque chose : son mobile, qui nous échappe toujours ? Ou bien vous avez une idée précise de ce qui a provoqué cette hécatombe ?

– Peu importe, je n'ai toujours pas de preuves contre lui.

– Mais si. Le coupe-papier de Joras est gravés à ses initiales.

Contrarié, Landy secoua la tête.

– Un bon avocat parviendra à convaincre un jury que ce n'est pas suffisant pour condamner un homme à vingt ans de prison. Et n'oubliez pas Garini, et Joël Mulain. Tout ce que j'ai c'est un livre, un marque-page et un briquet trouvé dans les cendres.

Laissant son chef échanger avec l'Aide-Mémoire, Jack observait Sylvain Deray à travers le miroir sans tain. L'espace de quelques secondes, il se le représenta en train de briser le crâne de Garini puis de l'enfoncer dans la bétonneuse et il éprouva une certaine répulsion pour le personnage. Il s'en fit la réflexion à voix haute.

– Ce type est tellement quelconque que ça fiche le frisson. La prochaine fois que je croise un type quelconque dans la rue, il faudra que je me retienne de l'éclater sur le bitume avant de le menotter.

Interrompant leur discussion, Landy et Ben entourèrent Jack qui observait Deray en train de s'essuyer les coins de la bouche avec un mouchoir.

– Croyez-moi, Jack ! Si les criminels avaient tous la tête de l'emploi, ça simplifierait grandement la vie des policiers.

Jack grimaça.

– C'est certain, Ben. Et on finirait tous au chômage.

Landy préféra interrompre les deux Sages avant qu'ils ne se donnent une fraternelle accolade.

– Bon, j'y retourne. Jack, vous m'accompagnez ! On ne sera pas trop de deux pour le faire craquer.

Les deux policiers entrèrent dans la salle d'interrogatoire et Landy jeta le livre sur la table, faisant sursauter le suspect.

– J'espère que ceci vous rafraîchira la mémoire, Deray. Mes hommes l'ont retrouvé là où vous l'aviez planqué, dans le faux plafond. Jolie cachette ! Mais j'ai des gars très doués pour les jeux de cache-cache.

Le regard fixé sur le livre, Deray serra les poings.

– Vous n'aviez pas le droit de fouiller chez moi.

– Mais si. Et si vous me racontiez depuis le début ? Malvalet vous téléphone pour dépanner son ordinateur. Quand vous arrivez chez lui vous voyez le livre de Grifall sur son bureau avec, à l'intérieur, un papier qui mentionne la somme demandée par Hélène Joras. Ou c'est le marque-page de votre club d'amis qui a tout de suite attiré votre attention ?

Quoiqu'il en soit, votre réaction est immédiate : vous récupérez le bouquin et vous décidez d'éliminer Malvalet pour qu'il n'alerte pas la police en s'apercevant que son livre a disparu. En tant que simple visiteur, vous auriez été le premier suspecté. De plus, après le cambriolage de sa maison votre père avait fait inscrire ce livre sur le rapport de police ; il fallait éviter qu'on ne relie les deux vols. Le livre volé chez Deray père se retrouve volé chez Malvalet en présence de Deray fils ! La police aurait voulu en apprendre davantage. Donc vous envoyez une lettre anonyme à ce vieil homme afin de dénoncer sa femme et son amant. Vous saviez qu'il ne résisterait pas à cette révélation et qu'il mettrait fin à ses jours : Malvalet était un homme connu pour son orgueil incommensurable.

– En même temps, vous faisiez d'une pierre deux coups, lança Jack. Puisque vous vous vengiez de Sonia Malvalet, votre maîtresse, qui venait de vous remplacer par un jeune et séduisant médecin.

– Ah bon ? s'étonna Landy qui découvrait cette surprenante nouvelle.

Jack hocha la tête pour confirmer son scoop.

– Euh, d'accord. Bon, j'en étais où ?

– Malvalet vient de se suicider, chef ! Et ensuite c'est au tour de...

– Hélène Joras. Le soir, vous vous rendez à la bibliothèque où travaille cette jeune femme.

– Cette vieille fille ! corrigea Jack, mais il se tut en voyant son supérieur le foudroyer du regard.

– Donc je disais, Hélène Joras risquait de faire le rapprochement entre le livre, apparu tout à coup dans sa bibliothèque, et la mort de Malvalet à qui elle venait de vendre ce livre. Vous y allez le soir alors qu'elle est seule, son coupe-papier est à portée de main... (Jack déposa le coupe-papier devant Deray qui blêmit.) Vous la frappez, un seul coup, et voilà un deuxième problème réglé.

Un tic nerveux se mit à agiter le coin des lèvres de Deray.

– Vous semez du désordre dans la bibliothèque pour égarer les soupçons de la police. On pensera à un rôdeur ou, pourquoi pas, une histoire d'amour qui aurait mal tourné.

Choqué par la théorie de son supérieur, Jack secoua la tête de manière négative.

– Je n'ai rien à voir avec le suicide de Malvalet, se récria Deray en repoussant le livre d'un geste brusque. Et je n'ai jamais rencontré cette Hélène Jodas ou Jomas. Vous n'arriverez pas à me coller tous ces meurtres sur le dos parce que vous n'avez aucune preuve !

Landy fit un signe à son adjoint, récupéra le coupe-papier par l'extrémité du manche et le laissa tomber dans un sachet plastique que lui tendait Jack.

– J'imagine que vous l'aviez nettoyé, c'est ce que font tous les tueurs. Pourtant nos experts parviendront à retrouver du sang de votre victime incrusté dans le métal. (Landy insista sur chaque mot qu'il prononça :) Rien ne peut leur échapper.

Sylvain Deray se raidit sur sa chaise.

Et Landy poursuivit :

– Si l'on en revenait à votre ami Garini et à ce cambriolage puisque c'est ainsi que tout a commencé. Et que le livre a été volé. Vous êtes bien décidé à vous venger alors vous lui téléphonez pour qu'il vous retrouve sur le chantier. Dès qu'il s'éloigne de sa fourgonnette vous allez prendre une lourde clé dans le coffre et vous le rattrapez pour le frapper à la tête, un coup très violent qui ne lui laisse aucune chance. Et c'est là que vous faites une erreur. Si vous étiez reparti aussitôt cela aurait été un crime parfait mais non, le tuer ne vous a pas suffi. Vous n'avez pu résister au plaisir de lui enfoncer ce fichu marque-page au fond de la gorge mais c'est celui de votre ami décédé au cours d'un accident de moto. Le vôtre, vous l'avez oublié chez Malvalet, sous le clavier – une autre erreur de votre part – et c'est mon adjoint qui l'a trouvé. Ce bout de carton apparaît comme un signe de vengeance évident et, surtout, il témoigne d'une proximité avec Garini.

Sylvain tenta un sourire goguenard et s'agita sur sa chaise.

– Vous êtes décevant, lieutenant. Vos arguments se résument à quelques objets et pas un seul témoin ?

Landy vit une lueur de colère briller dans les yeux de son suspect et il en éprouva une certaine satisfaction.

– Si on parlait de votre dernière victime, votre ami le facteur. Vous êtes allé lui trancher la gorge sur son lit d'hôpital en profitant de son sommeil, vous avez pris ses clés dans la poche de sa veste et vous êtes allé mettre le feu chez lui. La raison ? Toujours le marque-page. La tournée de Joël Mulain passait par la maison de Malvalet, il avait pu apercevoir votre voiture durant l'une de vos interventions. Une fois son contrôle de santé terminé il quittait l'hôpital et rendait visite à la veuve de Mathias Garini pour lui présenter ses condoléances. Elle aurait évoqué ce bout de carton trouvé dans la bouche de son mari et Mulain se serait posé des questions. Les choses pouvaient mal tourner pour vous, le risque était trop grand.

Il y eut un bref silence. Jack interrogea son supérieur du regard : *On fait quoi là ? Parce que si vous tenez à l'enfermer il faudrait du concret.*

Les mâchoires serrées, Deray parvint à articuler :

– Vous n'avez pas la moindre preuve. Alors vous me laissez sortir ou je veux voir mon avocat.

Eh voilà, c'est bien ce que je me disais à l'instant. Alors, chef, on se bouge ? Sinon ce fêlé va s'en aller sur un tapis rouge.

Jack guetta la riposte de son supérieur...

Landy prit le livre et, dubitatif, l'entrouvrit.

– Tout de même, nous parlons de trois morts pour un livre sans aucun intérêt. Je suppose que vous êtes d'accord avec moi, monsieur Deray ? Votre père avait des lectures soporifiques, cela saute aux yeux dès les premières lignes.

Hésitant, Deray ne répondit pas. Il se demandait où Landy voulait en venir. Jack aussi.

Qu'est-ce qu'il prépare, le chef ?

– Alors, inutile de s'embarrasser de choses inutiles. Vous n'avez pas idée du nombre de pièces à conviction qui ne nous servent à rien et qui s'entassent dans un hangar déjà bien encombré. Une de plus ou de moins ne fera aucune différence, j'en ai presque trop pour votre inculpation.

Jack fut interloqué quand il vit son supérieur sortir un briquet de sa poche.

Je croyais qu'il avait arrêté de fumer ?

Landy fit jaillir la flamme et l'approcha de la couverture. Jack ne devait jamais oublier la scène qui soudain se déroula devant lui.

– Non , vous n’avez pas le droit ! hurla Deray et, renversant la table, il se jeta sur Landy et lui arracha le livre des mains. Jack voulut intervenir mais Landy l’en dissuada d’un geste. Deray recula jusqu’à se retrouver le dos au mur, le livre serré, écrasé tout contre lui.

Landy rangea son briquet.

– Ce bouquin ne vous sert à rien, Deray. Donnez-le moi !

– Vous n'avez pas le droit d'y toucher ! C'est « mon » argent, « mon » héritage ! (Les yeux exorbités, sa bouche s’étira sur une méchante grimace.) Les autres non plus n'avaient pas le droit alors je les ai éliminés, : Garini, Joras et puis Mulain, chacun leur tour. Bon débarras !

Et Deray ne s’arrêtait plus :

– Mes parents avaient peur des voleurs. (Il eut un bref éclat de rire.) Ils sont méchants les voleurs, ils auraient pu prendre les bijoux que ma mère étalait sur ses robes de vieille et puis ils auraient emporté tous les louis d'or de la tante Elise. Mon père a cru qu'il se montrerait plus malin qu'eux et il a tout enfermé à l'intérieur.

Le visage empourpré par l'excitation, Deray tendit le livre à bout de bras vers les deux policiers : mon père a tout mis dedans.

Voyant le visage médusé des deux policiers, il reprit le livre contre lui, croisant les mains sur la couverture.

– Vous me croyez fou, hein ? Vous vous trompez ! C'est mon père qui l'était. Après l'enterrement de ma mère il m'a avoué avoir pris un crédit pour payer les obsèques parce que toute sa fortune était dans ce livre. J'ai cru qu'il plaisantait. Et puis, quand Garini a cambriolé notre maison, mon père a fait un infarctus et, avant de mourir, il a parlé à nouveau du « Grifall ». J'ai compris quand j'ai découvert que le compte bancaire de mes parents était vide, sans le moindre sou. C'est le chèque de l'assurance qui a servi pour l'enterrement de ce fêlé.

Jack s'efforçait de comprendre les propos décousus de Sylvain Deray mais il éprouvait quelque difficulté. Landy intervint :

– Les parents sont toujours heureux de laisser un héritage à leur enfant. Pas les vôtres, si j'ai bien compris ?

La pression était en train de retomber. Deray, le visage défait, cherchait ses mots.

– Quand... quand j'étais gosse on économisait chaque sou à la maison pour manger, pour s'habiller. On ne recevait jamais personne chez nous, en dehors de la sœur de mon père qui amassait les pièces d'or. C'est à l'adolescence que j'ai compris ce que signifiaient les mots : radin, avare, pingre. Le cinéma, les matchs de foot, les animations locales, ce sont les copains qui payaient pour moi. Joël, Mathias, Christian, mes meilleurs amis.

– Vous en avez massacré deux et vous osez les appeler vos amis ? s'écria Jack, horrifié.

Tout comme Jack, Landy avait du mal à suivre le fil de l'histoire.

– Votre père a dû faire le nécessaire chez un notaire pour que vous puissiez récupérer votre héritage. Il doit y avoir des papiers à votre domicile, rangés dans un tiroir.

La suggestion de Landy tomba à plat. Ignorant complètement la présence des policiers, Sylvain Deray s'adressait maintenant à quelqu'un qui n'était pas dans la pièce.

– Tu croyais que tu emmènerais ton or avec toi dans l'au-delà. Pour en faire quoi, vieil imbécile ? Je regrette que tu sois mort sinon je te tuerais de mes propres mains et je prendrais un plaisir jouissif à te voir agoniser. Oui, je regrette, tu sais... Je regrette.

Jack regardait Sylvain Deray en train de caresser la couverture du livre et la scène avait quelque chose d'irréel.

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'on le jette en prison, qu'on l'enferme chez les fous, mais qu'il sorte de cette salle ! Chef, par pitié, abrégez !

Landy aussi se sentait dépassé. Il n'avait pas prévu la tournure que prendrait cet interrogatoire.

– Garini cherchait de l'argent ou des objets de valeur quand il cambriolait votre père. Il ignorait tout de ce livre qui contiendrait votre soi-disant... « héritage ». Quant au vieux Malvalet, si vous aviez subtilisé plusieurs livres au lieu d'un seul, personne n'aurait fait le rapprochement avec le Grifall volé chez vos parents. Ainsi vous auriez pu épargner ce vieil homme et aussi Hélène Joras. Vous réalisez que ces meurtres que vous avez commis étaient inutiles ?

Deray se redressa. La rage allumait d'étranges lueurs dans son regard et Jack posa la main sur la crosse de son arme. Il valait mieux être prudent avec ce genre d'énergumène.

L'informaticien se mit à hurler :

– Ils allaient me prendre mon argent et le dépenser pour s'acheter n'importe quoi mais de quel droit ils auraient fait ça ? Il est à moi et jamais personne d'autre n'en profitera. (Il ouvrit le livre.) Vous les voyez les pièces d'or ? Elles sont là. (Il tourna plusieurs pages l'une après l'autre.) Et ici ce sont les bijoux de ma mère, d'abord la bague, et là le bracelet. Regardez comme ils brillent !

Sylvain Deray parut soudain réaliser qu'il ne tenait qu'un livre entre ses mains.

– Les pages, elles brillent, regardez... Mais regardez-les !

Il poussa un cri de désespoir et d'un geste violent projeta le livre qui s'écrasa contre un mur.

Le voyant chanceler Landy avança une chaise sur laquelle le meurtrier se laissa tomber. Le visage plongé entre ses mains il éclata en sanglots.

Landy fit signe à son adjoint que l'interrogatoire était terminé.

– Mettez-le en cellule, Jack ! Ben a déjà dû appeler un médecin pour qu'il s'occupe de notre client. Il va en avoir besoin.

Jack s'approcha de Deray et le prit, avec précaution, par le bras. Celui-ci se leva de sa chaise et se laissa emmener sans opposer la moindre résistance.

Resté seul dans la salle d'interrogatoire, Landy ramassa le livre, toujours sur le sol, et entreprit de redresser les pages cornées par le mauvais traitement qu'elles venaient de subir. Il apprécia le papier de belle qualité, la police et l'encre utilisées qui donnaient une certaine élégance aux pages. Il feuilleta le livre, s'attarda sur le texte qui lui parut assez difficile à interpréter.

Solipsisme. Cryptogénétique. Grégarisme. Avec un tel vocabulaire, je conçois qu'il n'ait pas trouvé son public et je ne me vois pas avec ce genre de bouquin sur ma table de nuit. Quant au fonctionnement du cerveau de l'auteur, je préfère ne pas l'imaginer.

Une image revint soudain à l'esprit de Landy : la bibliothèque du Trinity collège de Dublin décorée d'une multitude de rayonnages remplis, à l'infini, de livres de grands auteurs. Il avait eu le plaisir de la visiter lors d'un voyage organisé en Irlande. Il en était ressorti impressionné par l'ambiance fantasmagorique qui y régnait. Et le guide irlandais, abreuvé depuis l'enfance de légendes et d'histoires de leprechauns, avait forcé le trait.

– La nuit, dans la pénombre, si vous tendez l'oreille, vous pourrez entendre des chuchotements... Ce sont les auteurs qui sortent de leurs livres pour échanger entre eux. Car il faut reconnaître qu'eux seuls ont le pouvoir d'interpréter les phrases qu'ils ont créées et dont ils apprécient la pleine réalité. L'écriture est un véritable monde à part auquel peu d'entre nous peuvent accéder.

Landy préféra oublier la bibliothèque et se remit à tourner les pages, lisant quelques lignes choisies au hasard. Il était toujours plongé dans la lecture quand Jack revint, visiblement soulagé d'être débarrassé de Sylvain Deray.

– Ça y est, chef, le psychopathe est au frais. Le médecin est en train de lui filer un calmant, il a intérêt à lui prescrire une double dose sinon je le crois capable de se cogner la tête contre les murs. Qu'est-ce que vous pensez de son numéro de tueur ? Moi, ça m'a fait froid dans le dos.

Landy répondit sans hésiter :

– Demain, il aura retrouvé ses esprits et j'en profiterai pour lui faire signer sa déposition ; ce qui ne devrait pas poser de problème. De toute façon, c'est terminé pour lui. A propos, Jack ? Comment avez-vous su que Sonia Malvalet avait eu une liaison avec Sylvain Deray ?

– Au cours de la perquisite chez ce cinglé, on a récupéré un soutien-gorge oublié sous son lit. Quand j'ai vu la taille des bonnets je me suis dit que je ne connaissais qu'une seule femme capable de les remplir. Alors j'ai jeté l'hameçon et Deray a mordu.

– C'était bien vu. Je ne vous savais pas spécialiste de la lingerie féminine, j'en apprends tous les jours un peu plus sur vos possibilités.

Le visage de Jack s'illumina. Venant de son supérieur, cette phrase ressemblait à un compliment.

– Qu'est-ce que vous faites avec ce bouquin, chef ? Vous ne cherchez tout de même pas le trésor, c'est son cerveau de malade qui a inventé ça.

Landy tenait toujours le livre entrouvert entre ses mains. Il ne savait que penser du comportement de Deray.

– Et pourtant, Jack, il y a une part de réalité dans tout cela. Par exemple, la superbe bague trouvée dans le garage de Garini, celle qui était fausse, et les autres bijoux de madame Deray, il a fallu fournir les certificats des vrais bijoux pour l'assurance. Donc, ils existaient bel et bien. Et les louis d'or de la sœur d'Antoine Deray, où est passé tout cet argent ?

Jack s'en fichait complètement. Comment réfléchir intelligemment quand on a affaire à un fêlé qui confond un livre et un coffre-fort ? Ça ne tient pas la route et puis voilà. Mais Landy paraissait si intrigué que cela interpella son adjoint.

– Vous avez fini par croire ce type ? Venant de vous, chef, ça m'étonne.

– Et pourquoi pas. Mais où chercher ? Il faudrait qu'Antoine Deray soit parvenu à glisser un code au milieu des cinq cents pages du livre et que quelqu'un puisse le décrypter. J'ai jeté un rapide coup d'oeil et je ne vois aucune croix, ou un simple trait, je ne sais pas, moi, une indication quelconque pour nous orienter dans la bonne direction !

En voyant son supérieur s'énerver, Jack songea qu'il avait fait le bon choix en s'abstenant de lire ces vingt dernières années.

– Ce type est bon pour l'asile d'aliénés à perpétuité et son avocat aura beau jeu de plaider la crise de folie pour expliquer les cadavres. Quant au trésor caché entre les lignes, ça plairait sûrement à des gosses de douze ans mais ça fera mourir de rire le jury de la cour d'assises.

Vexé, Landy lui tendit le livre.

– Alors vous êtes persuadé qu'il s'est inventé un héritage ?

Tout en tournant les toutes premières pages Jack acquiesça. Un détail l'intrigua pourtant.

– Tiens, c'est marrant. Il y a le téléphone en plus de l'adresse de la maison d'édition.

– Oui, et alors ?

Du bout du doigt, Jack montra les lignes en question et insista :

– C'est inhabituel. J'ai toujours regretté que les éditeurs ne mentionnent pas leur numéro.

Plusieurs fois cela m'aurait permis de leur dire, à haute voix, à quel point leur auteur était à chier...

– Oui ça va, Jack, j'ai compris. Mais ce n'est qu'un détail sans importance.

– Vous êtes certain, chef ? Parce que quand vous lisez l'adresse, vous voyez que le « e » de la rue d'Iéna ressemble à un « c » comme dans la lettre anonyme envoyée à Malvalet et c'est pareil pour le « i » du nom de l'éditeur : B. Mauriance, son point est quasi effacé. (Jack tourna quelques pages et compara.) Sur les autres pages, les « e » sont normaux et les « i » aussi. Regardez par vous-même !

Stupéfait, Landy effectua un contrôle à son tour.

– Jack ! Prenez la lettre de Malvalet dans le dossier, là, sur votre gauche.

Pendant que son adjoint s'exécutait Landy attrapa une loupe dans un tiroir et les deux hommes comparèrent la lettre et la page du livre.

– Vous avez raison, c'est la même machine à écrire qui a servi dans les deux cas.

Jack sentit un frisson le parcourir. *Ça ne va pas recommencer ?*

– Et ça nous sert à quoi ?

Landy réalisa que la réponse était peut-être à portée de main.

– On va tenter quelque chose, Jack ! Je vais entrer : éditions B. Mauriance, et son adresse : 71, rue d'Iéna dans l'ordinateur. Voilà, c'est fait. Et la réponse est... Zut ! Aucun éditeur ne correspond à ces coordonnées. Bon, si on essaie seulement l'adresse. (Landy répéta sa manipulation et tout à coup s'exclama :) La Banque Mauriance ! Je n'en reviens pas, on n'a pas affaire à un éditeur mais à une banque !

– Avec son numéro de téléphone ? Je vois pas à quoi ça sert.

Landy ouvrit les mains afin de souligner l'évidence de la réponse :

– À un compte bancaire, Jack ! C'est l'évidence même.

Jack se gratta la tête.

– Mais comment le père Deray serait-il parvenu à trafiquer ce bouquin ?

– Oh, c'est plutôt simple à faire. Sur tous les livres il y a des pages blanches. D'un coup de cutter vous en séparez une et vous faites la même chose avec la page qui présente le titre et l'auteur au recto ainsi que l'éditeur et son adresse au verso. Vous photocopiez la page comportant le titre et le nom de l'auteur sur la page blanche. Au verso, vous utilisez la machine à écrire et vous tapez le soi-disant éditeur, son adresse et le numéro de téléphone. Vous remettez cette fausse page en place

grâce à un filet de colle. Le moins qu'on puisse dire c'est que le père et le fils ont su utiliser leur vieille machine. Vraiment, le père était un grand futé. Pas le fils, hélas pour lui.

Jack eut un sourire qui s'élargit d'une oreille à l'autre.

– Alors j'ai posé une question intelligente ?

– Vous êtes aussi futé que le père Deray, Jack ! (Landy mit une tape sur l'épaule de son adjoint.) Bravo, je vous félicite. Grâce à vous, cette enquête est entièrement résolue.

Contacté par les services de police, l'établissement bancaire confirma qu'un compte était bien détenu par un certain Antoine Deray et que le client pourrait récupérer son argent quand il le désirerait.

– Ce ne sera pas facile pour lui, chef, puisqu'il est mort.

– Le fils hérite de ses parents, Jack.

– C'est pas pour demain, chef, surtout avec le nombre d'années de prison qu'il va devoir tirer. On a neutralisé un dangereux tueur millionnaire ! C'est à peine croyable. C'est vrai ! Quand on voit ce type si franchement quelconque, on se dit que même en plein désert il passerait inaperçu.

– Cette phrase-là, c'est moi qui la prononce à la page 85, vous pouvez vérifier. Et vous devriez éviter ce genre de doublon, le lecteur va vite le repérer.

Suzie leva la tête et découvrit Landy, face à elle, les deux mains appuyées sur la table. Il portait une chemise à manches courtes et le col entrouvert laissait voir des poils noirs. Elle sentit son eau de toilette, une fragrance très virile.

Mmmm, il a une jolie bouche et ses sourcils ressemblent à deux virgules. La prochaine fois j'écrirai un roman d'amour, ce sera beaucoup plus agréable pour moi, soupira Suzie avant de se ressaisir.

– Ce n'est pas une tenue correcte pour travailler dans un commissariat. N'oubliez pas que vous représentez l'autorité, vous ne portez même pas de cravate.

Le policier se redressa et la toisa, un sourire moqueur au coin des lèvres.

– Votre assassin a été neutralisé et il va croupir en prison une vingtaine d'années minimum. Donc, madame l'auteur, vous pouvez taper les trois lettres du mot « Fin » et moi, je prends une semaine de vacances durant laquelle je ne serai joignable pour personne. J'espère que c'est suffisamment clair pour vous ?

Il ramassa son sac à dos posé à ses pieds.

– Je pars dans le massif central. J'adore marcher en pleine nature, dormir sous une tente, boire l'eau fraîche d'un torrent. Bon alors, vous attendez quoi ? Allez !

– Euh, oui... F I N.

– Et rendez-vous au prochain polar, Suzie !

La silhouette de Sylvère Landy n'était plus dans la pièce.

Une larme au coin de l'oeil Suzie éteignit son ordinateur et sentit un gros coup de cafard l'envahir. Mais son amie Carine avait sûrement raison quand elle lui soutenait que les beaux bruns n'existent pas uniquement dans les bouquins.

*Je suis persuadée d'en croiser une bonne dizaine juste en allant rendre visite à mon amie.
Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas un nouvel homme dans ma vie ?*

* * *

Le matin suivant, Suzie enfila l'une de ses plus jolies robes, remonta ses boucles en chignon, mit un trait de rouge sur ses lèvres et se rendit chez son éditeur déposer son manuscrit. Antonio n'était pas là. C'est sa secrétaire qui récupéra le texte et l'informa que...

– Antonio est parti en vacances avec des amis. Ils ont loué des gîtes ruraux en pleine nature et il vous appellera dès son retour, je vous le promets.

Oh, je n'en doute pas. Il viendra, en personne, me préciser toutes les corrections que je dois effectuer. «Page 12 ligne 14, il manque une virgule. Page 15 ligne 36 mettez un verbe plus précis !» Ce type est un indécrottable maniaque.

– Je vous remercie infiniment, répondit Suzie qui songea, en voyant la secrétaire trop maquillée, trop décolorée, trop coincée «*qu'il faudrait qu'elle l'assassine dans un prochain roman !*»

Suzie avait besoin de prendre l'air ; elle s'offrit une balade pour se rendre jusqu'à la boutique de sa meilleure amie. Elles mangèrent ensemble chez Dany, le petit bistrot toujours rempli de clients fidèles, et en profitèrent pour échanger des idées pour leur prochain week-end.

– Dimanche, on peut aller, au choix, à un grand salon du mariage ou bien à un super barbecue des motards en plein-air. Ça dépend si le beau-brun que tu recherches doit t'apparaître en costume trois pièces ou vêtu de cuir et couvert de splendides tatouages. (Carine fit la moue en regardant Suzie.) Je ne sais pas pourquoi je pose cette question stupide puisque je sais déjà la réponse que tu vas me donner. Tu n'avais pas d'autres projets, j'espère ?

– Non, mentit Suzie en pensant aux magnifiques Journées du livre de Saint-Villars. Et toi ? Ton type d'homme n'a pas changé ?

Carine éclata de rire. C'est un sujet sur lequel elle avait des idées bien arrêtées.

– Il devra être super intelligent, incroyablement beau, prêt à faire des folies pour moi. Je cherche l'homme parfait, celui qui n'existe pas. Regarde autour de toi et dis-moi ce que tu vois sans détour !

Suzie observa les hommes attablés ou debout au comptoir, ceux qui entraient, ceux qui sortaient.

– Alors ? demanda Carine.

Suzie poussa un gros soupir.

- On finira vieilles filles toutes les deux.
- Tu me rassures, j'avais des doutes.

L'après-midi, Carine regagna sa boutique tandis que Suzie se rendait dans un petit cinéma de quartier qui projetait des vieux films. Ce jour-là, c'était « Massacre à la tronçonneuse. » Elle avait tellement besoin de se changer les idées.

Le temps de s'acheter quelques fruits et du pain pour son prochain déjeuner, de parcourir le trajet pour regagner le parc des Séquoias où elle bavarda un long moment avec monsieur Marin, et la soirée était déjà bien avancée.

Le lendemain matin, Suzie prit place devant son ordinateur, l'alluma et se mit à pianoter sur le clavier.

* * *

Sylvère Landy s'était levé avec le soleil. Il était sorti de sa tente, avait allumé le feu de bois et mis de l'eau à chauffer pour son café. En attendant, il avait entrepris de se raser. La lame glissait lentement sur sa joue droite quand son mobile sonna.

– Chef ? C'est Jack.

– Qu'est-ce qui vous arrive, Jack ? La machine à café est tombée en panne ou vous avez égaré les clés du commissariat ?

– Non, chef ! Une décapotable est sortie de la route en pleine ligne droite ce matin. Le type qui se trouvait au volant est mort. On a de la chance, la bagnole n'a pas explosé, le réservoir était presque vide.

– Voyez ça avec Ben ou avec quelqu'un d'autre !

– Impossible, chef. Ben est en arrêt maladie, une gastro. Et Kamel et Elsa sont en stages.

Landy voulut enlever la casserole en train de bouillir sur le feu de bois et rata sa manœuvre. La casserole se renversa sur le feu qui s'éteignit.

– Et moi je suis en vacances ! Depuis quand avez-vous besoin de moi pour un accident de la circulation ?

– Euh, c'est-à-dire... (Landy redouta la fin de la phrase.) C'est pas l'accident qui a tué le conducteur... c'est la flèche qu'il a prise en pleine poitrine. Vous comprenez, chef ?

Oh oui, Landy avait compris.

– Vous avez un train dans une heure, chef, j'ai regardé pour vous sur le Net. Je vous attendrai à la gare. A plus !

En une seconde, Landy réalisa ce qui l'attendait. Finir de se raser, plier sa tente, emballer ses affaires et attraper son train. Il sentit la colère monter en lui.

* * *

Suzie réalisa elle aussi. Elle s'empressa de cliquer sur « Quitter » et son écran s'éteignit.